

# L'ÉVÉNEMENT DANS L'INFORMATION SUR L'IRLANDE DU NORD

---

Isabelle GARCIN-MARROU

Parler « d'événement », lorsque l'on se réfère au contenu de l'information sur l'Irlande du Nord, peut sembler procéder d'une démarche évidente. Les situations politiques troublées – telle celle que connaît cette région de la Grande-Bretagne – sont productrices de nombreux événements, qui résonnent, notamment, dans le discours des médias. Ainsi, les attentats liés au terrorisme constituent-ils des événements ; de même les changements de conjoncture politique – comme celui occasionné, en septembre 1994, par l'annonce d'un cessez-le-feu par l'Armée républicaine irlandaise (IRA) – sont également des événements, qui modifient réellement le cours des choses. De cet état de fait les médias conviennent d'ailleurs, puisqu'ils produisent généralement un discours unanime qui présente ces événements comme tels.

Pour autant, cette apparente simplicité de désignation de ce qu'est un « événement » masque quelques difficultés de définition de la notion dans un discours informatif. En effet, l'événement est, d'abord, à comprendre comme s'inscrivant sur une mémoire sociale, politique et historique : celle-ci joue un rôle dans la compréhension de l'actualité et, partant, dans la compréhension et la désignation de l'événement lui-même. Celui-ci ne surgit pas d'un néant historique ; il s'articule à

un passé qui a une charge de significations et qui informe sa perception actuelle.

Cette inscription de l'événement sur un « fond » historique pose deux problèmes qui concernent, d'une part, la mise en récit de l'événement – comment l'occurrence événementielle, ce qui est arrivé, devient une information – et, d'autre part, l'attribution d'une valeur à l'événement – comment cette information est dotée d'une valeur, d'une importance et d'une signification, qui la font ressortir du flux informatif et en font un événement. Quand un événement apparaît comme tel à la « Une » d'un quotidien, sa mise en récit et l'attribution de sa valeur ont déjà été effectuées, de façon quasiment simultanée. Pourtant, elles induisent des démarches humaines – journalistiques – et des temporalités différentes que nous allons tenter d'explicitier, dans la spécificité que le rapport à l'Histoire leur confère.

L'inscription de l'événement dans une mémoire donne en effet à celui-ci une structure temporelle spécifique. L'événement n'est pas seulement un « surgissement » dans l'actualité ; sa définition articule les dimensions du passé, du présent et du futur. Nous tenterons donc de voir comment cette articulation apparaît dans les articles choisis et quelle structure temporelle de l'événement peut être dégagée. Pour ce faire, nous nous appuierons sur les articles de deux quotidiens – *The Times* et *Le Monde* –, parus lors d'attentats en octobre 1993 et lors du cessez-le-feu de l'IRA en septembre 1994.

Le problème central de cet article est ainsi de comprendre ce qu'est un événement dans un discours médiatique qui s'ancre dans l'Histoire et dans l'actualité. Pour l'analyser, nous envisagerons, tout d'abord, le problème de la nature discursive de l'événement : comment l'événement est-il raconté par le discours médiatique ? Nous verrons ensuite en quoi consiste la nature symbolique de cet événement : comment l'information est-elle mise en valeur comme faisant événement ? Dans les deux cas, nous préciserons la structure temporelle de l'événement.

## L'événement « mis en récit »

La transformation d'une occurrence en information – le récit de ce qui est arrivé – implique que celui qui raconte ait au préalable identifié l'événement, ses circonstances, sa durée, son rythme et ses acteurs. Le narrateur doit maîtriser ce que nous appellerons, pour reprendre les termes de Paul Ricœur, les « structures d'intelligibilité » de l'événement : les éléments constitutifs de ce qui est arrivé, qui permettent l'identification du fait comme une entité événementielle repérable (1). Le journaliste doit, pour cela, connaître la situation sociale et politique dans laquelle se produit l'événement. Or, en Irlande du Nord, cette situation est intimement liée à l'Histoire et à la mémoire. Le journaliste doit donc pouvoir replacer l'événement dans un contexte où tous les paramètres interagissent et font référence à l'Histoire de la situation nord-irlandaise. Cette connaissance est nécessaire pour la « mise en intrigue » de l'événement (2). S'il manque au journaliste la maîtrise du contexte socio-politique, il peut certes avoir connaissance de ce qui s'est passé, mais il ne peut pas le mettre en intrigue, c'est-à-dire en faire un événement dans une histoire, bref en faire réellement une information.

Un double mouvement s'opère donc entre le discours et l'expérience : le discours doit organiser le « monde » de l'événement pour constituer une information lisible ; mais cela nécessite l'expérience pratique du journaliste. À l'inverse, cette expérience pratique ne contribue à identifier l'événement que parce qu'elle est guidée par les exigences narratives liées à la production de l'information. Ainsi, le journaliste apprend-il à identifier les éléments constitutifs de l'événement parce qu'il va devoir les mettre en récit selon certaines exigences.

Cette conjonction entre expérience du contexte socio-historique de l'événement et exigences de la production discursive de l'information apparaît bien dans la façon dont les journalistes du *Times* annoncent un attentat de l'IRA dans une boutique du quartier protestant de Belfast.

« *Shankill blast puts brake on peace process : The nationalist attempt to bring peace to Northern Ireland appeared doomed last night amid a wave of anger and revulsion over the IRA's Shankill Road fish shop bombing and subsequent apology for the deaths of innocent women and children* » (3).

Le titre de cet article paru en « Une » le lendemain de l'attentat, le lundi 25 octobre 1993, est assez elliptique. « *Shankill blast* » indique pourtant que l'attentat a visé la communauté protestante, l'explosion ayant eu lieu dans une rue du quartier protestant – *Shankill Road*. De même, l'assertion « *puts brake on peace process* » indique que cette violence vient remettre en cause les pourparlers de paix qui se tenaient entre le président du Sinn Féin – Gerry Adams – et le leader d'un parti catholique modéré – John Hume (4). Dans ce titre, tout le contexte socio-historique est nécessaire pour comprendre pourquoi cet événement fait l'objet d'une information. L'attentat a eu lieu dans un quartier commerçant extrêmement fréquenté par la communauté protestante, il a fait de nombreux morts « civils » – comme l'indique le premier paragraphe qui parle des « *innocent women and children* ». De plus, il est survenu alors que les Catholiques nationalistes – liés aux Républicains responsables de l'attentat – étaient engagés dans une amorce de processus de paix.

Les journalistes qui signent cet article ont donc la connaissance concrète du contexte qui leur permet d'identifier l'événement et d'en faire une information cohé-

(1) RICŒUR, 1983.

(2) L'expression « mise en intrigue » est empruntée à Paul Ricœur, *op. cit.*, t. 1.

(3) « *L'explosion de Shankill freine le processus de paix : la tentative nationaliste de ramener la paix en Irlande du Nord est apparue vouée à l'échec, la nuit dernière, face à la vague de colère et d'écœurement qui a suivi l'attentat de l'IRA dans une poissonnerie de Shankill Road et face aux excuses qui se sont ensuivies pour la mort de femmes et d'enfants innocents.* »

*The Times*, lundi 25 octobre 1993, p. 1.

(4) Le Sinn Féin est un parti politique légal, mais considéré comme l'aile politique de l'IRA ; le parti catholique modéré évoqué est le Social Democratic Labour Party (SDLP).

rente. Cette connaissance est elle-même mise en œuvre en fonction des nécessités discursives, celles, en particulier, de répondre aux questions « qui », « quoi », « où », « quand », « comment ». On répond à la question « qui » en citant les auteurs et les victimes – les Catholiques et les Protestants – et en les mettant en relation par le récit. De même que le « quoi » – l’attentat – est présenté comme faisant de l’événement l’élément principal de l’information. Le « comment » – l’explosion de la bombe – est indiqué par l’article. Quant au « pourquoi », il a un statut particulier : le discours ne parvient pas à l’identifier. Les motifs précis de l’attentat demeurent obscurs. Or, cette obscurité participe en tant que telle à la mise en intrigue de l’événement ; car c’est bien cette absence de « pourquoi » qui fait apparaître la vanité de la tuerie comme devant, également, faire partie de l’information.

Cette présentation narrative de l’attentat républicain est donc rendue possible par l’expérience pratique, la connaissance socio-historique des journalistes et par leur maîtrise des exigences discursives qui s’imposent à la production de l’information. Ce processus est observable dans un autre occurrence événementielle du discours informatif portant sur l’Irlande du Nord. Il s’agit de l’annonce du cessez-le-feu de l’IRA en septembre 1994. Dans ce cas aussi, les journalistes ont pu construire le récit informationnel parce qu’ils avaient l’expérience socio-historique nécessaire. Ceci transparaît dans les articles parus le jour de l’annonce du cessez-le-feu.

*« John Major demanded one further step for peace from Gerry Adams last night after the IRA called a halt to 25 years of bloodshed, violence and terror. [...] »*

*The IRA ceasefire is openended and came into effect from midnight last night, but there are sharp differences of interpretation between London and Dublin on its intent although both governments have played down talk of a rift » (5).*

(5) « John Major a demandé la nuit dernière à Gerry Adams de faire un pas supplémentaire vers la paix, après que l’IRA a mis fin à 25 ans d’effusions de sang, de violence et de terreur. [...] »

*Le cessez-le-feu de l’IRA est illimité et il a pris effet à minuit la nuit dernière. Mais des différences d’interprétations aiguës demeurent entre Londres et Dublin sur le projet de ce cessez-le-feu, bien que les deux gouvernements aient minimisé les motifs de désaccord. »*

*The Times*, jeudi 1<sup>er</sup> septembre 1994, p. 1.

Les deux journalistes qui signent l’article de « Une » identifient bien le fait que tout se joue entre le chef du gouvernement britannique – J. Major – et le président du Sinn Fein – G. Adams. Or, au cours – entre autres – des mois précédents, les deux hommes politiques se sont violemment opposés l’un à l’autre, chacun déniait à l’autre une quelconque légitimité politique dans d’éventuelles négociations politiques à venir. Les journalistes ont donc identifié que l’affaire se jouait principalement entre les deux hommes ; et cette identification, qui leur permet de produire l’information, est rendue possible par leur connaissance du contexte socio-politique. Sans cette maîtrise première – sans la citation des deux personnalités importantes de la situation politique nord-irlandaise que sont J. Major et G. Adams et le rappel des vingt-cinq années de « troubles » entre 1979 et 1994 – l’annonce du cessez-le-feu n’aurait pas pu constituer une information significative.

Ces éléments du contexte de l’événement sont par ailleurs mis en relation les uns avec les autres, de façon à satisfaire les exigences narratives. Les différents protagonistes – que la question « qui » identifie – sont liés par le récit de l’événement. Cette liaison par le récit permet par ailleurs l’identification du « quoi », le cessez-le-feu de l’IRA reçu en tant que tel par les gouvernements britannique et irlandais. Le récit rend également possible l’identification du « comment », le caractère « illimité » du cessez-le-feu, et du « pourquoi », le caractère exceptionnel d’une telle annonce après des années de violence et de terreur. La mise en intrigue repose donc sur la double maîtrise, par le journaliste, de son expérience pratique et des exigences narratives.

La nature discursive de l’événement est donc en partie définie par cette maîtrise du contexte socio-historique. Cette maîtrise comporte une mémoire historique. Dans le cas présent, les événements sont intelli-

gibles parce que les récits intègrent le passé de la question nord-irlandaise : ils prennent place dans une histoire, plus précisément dans une intrigue qui plonge ses racines dans le passé. Et cette intrigue est connue des journalistes et de leurs lecteurs, majoritairement anglais, dans le cas du *Times*. Mais la connaissance des premiers a une dimension plus pratique : elle implique une expérience concrète du contexte.

C'est en partie pour cela que certains journalistes britanniques – comme nous l'a expliqué une journaliste du *Guardian* – ne « lâchent » pas directement leur correspondant à Belfast sur le terrain. Ils lui permettent d'effectuer ses débuts en travaillant conjointement avec son prédécesseur pendant quelques mois. Ce relais est, en effet, nécessaire pour que le débutant acquière une expérience pratique du contexte et qu'il apprenne à articuler cette expérience avec les exigences de l'information.

« *Après un moment, je pense qu'on devient sensible à un certain déroulement des faits qui a lieu ; et le reporter sur place [à Belfast] doit être doublement conscient de certains faits qui tombent dans un certain ordre avant les grands événements.*

*Ce qui a lieu à Belfast, particulièrement, mais aussi un peu partout... Je sais que David [le correspondant du Guardian à Belfast en 1995] quand il s'est installé là-bas, il était là trois mois avec l'ancien correspondant qui allait quitter et qui est resté trois mois avec lui ; et ils travaillaient ensemble. C'est très important... sur certains autres terrains il y a une rivalité où les gens ne se donnent pas leurs numéros de téléphone ; mais en Irlande il ne faut pas faire ça... Il faut passer les relais et créer des rapports humains absolument ; et c'est un travail très difficile à commencer à froid » (6).*

La mise en récit de l'événement – basée sur une connaissance d'éléments passés et présents – induit par ailleurs une temporalité spécifique que nous voulons aborder maintenant. En effet, le fait que les journa-

listes aient besoin de maîtriser le contexte socio-historique des événements, pour pouvoir produire leurs informations, semble indiquer que le présent du « surgissement » de l'événement n'est pas la seule dimension temporelle mise en jeu dans l'information.

Pour tenter de mieux comprendre ce qu'est la temporalité de la mise en récit de l'événement, nous repartons des réflexions de P. Ricœur, lorsqu'il définit, en termes de « triple présent », la structure temporelle de la mise en intrigue. Cette mise en intrigue, qui correspond à un « agencement des faits en système », est ce que l'information effectue lorsqu'elle rapporte quelque chose qui a eu lieu en le liant à ses circonstances et à ses acteurs.

« *En disant qu'il n'y a pas un temps futur, un temps passé et un temps présent, mais un triple présent, un présent des choses futures, un présent des choses passées et un présent des choses présentes, Augustin nous a mis sur la voie d'une investigation de la structure temporelle la plus primitive de l'action. [...]*

*Ce qui importe, c'est la manière dont la praxis quotidienne ordonne l'un par rapport à l'autre le présent du futur, le présent du passé, le présent du présent. Car c'est cette articulation pratique qui constitue le plus élémentaire inducteur du récit » (7).*

Le « triple présent », tiré par P. Ricœur des réflexions de Saint Augustin, nous semble caractériser très précisément la structure temporelle de l'événement dans l'information sur l'Irlande du Nord. En effet, une information – comme celle concernant le cessez-le-feu – condense ce présent des choses passées, ce présent des choses présentes et ce présent des choses futures. Le présent des choses passées correspond à l'Histoire nord-irlandaise que l'événement réactualise et réinvestit ; et en cela, l'événement ne peut être compris que par référence à cette Histoire, objet d'une mémoire. Le présent des choses présentes correspond au fait lui-même : l'annonce par l'IRA de son cessez-le-feu. L'événement se produit, en effet, à un certain

(6) Entretien réalisé avec Alexandra Duval-Smith, correspondante du *Guardian* à Paris, le 3 avril 1995.

(7) RICŒUR, *op. cit.*, t. 1, pp. 118-119.

moment et crée une nouvelle situation sur laquelle se focalise l'attention présente. Enfin le présent des choses futures correspond à l'influence à venir que recèle l'événement et qu'on essaie d'anticiper. En effet, le cessez-le-feu n'est pas seulement déterminant dans l'instant : outre qu'il conditionne les développements politiques futurs, son avenir fait aussi l'objet d'interrogations.

Ce triple présent est d'ailleurs tout à fait repérable dans le discours du quotidien britannique choisi comme exemple. Ainsi, l'article du *Times* s'ouvre sur un rappel des « 25 years of bloodshed, violence and terror » ; et ce rappel – qui rend présentes des choses passées – est nécessaire à la narration de l'événement du cessez-le-feu, car il ne fait sens qu'en tant que rupture par rapport à ce passé. De même, le présent des choses présentes est signifié, notamment, par la photo qui illustre l'article et qui montre des enfants fous de joie défilant en voiture dans Belfast en agitant des drapeaux nationalistes. Une telle manifestation n'aurait pas pu avoir lieu avant le cessez-le-feu ; son existence manifeste la situation présente créée par l'événement. Enfin, le présent des choses futures est décelable, entre autres, dans le titre que *The Times* donne à son article principal : la phrase « Major calls for one more step to peace » montre bien que l'événement ne peut être compris que comme phase dans un processus encore à venir et qui présente l'incertitude du futur. Par exemple, le cessez-le-feu n'apparaît pas comme « permanent » ou définitif : en même temps qu'il est incertain, le futur semble relever de la responsabilité des acteurs.

L'événement est donc un complexe de trois présents. Or ce complexe est sans cesse modifié et ressaisi par le discours. En effet, l'événement a un début, mais également un développement, une durée au cours desquels les choses présentes deviennent passées et les choses futures

deviennent présentes. Les présents « glissent » et la signification de l'événement évolue. Le discours informatif marque ce glissement et cette évolution. Ainsi, dans le cas du cessez-le-feu, un des titres de la « Une » du *Times* explique, au second jour de l'événement, que « Adams makes clear truce is permanent » (8). Ce qui faisait partie de l'information en tant que présent des choses futures – l'interrogation sur le caractère définitif et permanent du cessez-le-feu – « glisse » comme présent des choses présentes, au fur et à mesure du développement de l'événement.

Toujours dans le cas du cessez-le-feu, l'article paru en « Une » du *Times* le premier jour – 1<sup>er</sup> septembre 1994 – présente l'événement comme une information plutôt positive. Il y est question de l'« IRA ceasefire », qui provoque « l'euphorie » à Dublin et à Belfast ouest – ville et quartier majoritairement catholiques. Une photo d'enfants agitant des drapeaux illustre cette euphorie. Et l'annonce du cessez-le-feu est considérée comme une information majeure. Cependant, la réaction du gouvernement est présentée comme très modérément enthousiaste : le Premier ministre britannique demande « one more step to peace ».

Quelques jours plus tard, dans le même journal, le cessez-le-feu devient une « initiative » de l'IRA, initiative qui permet au Premier ministre de faire un geste.

« John Major seized the initiative from the IRA last night by promising the people of Northern Ireland a referendum on their constitutional future and lifting the broadcasting ban on Sinn Fein » (9).

Dans cet article, l'événement du cessez-le-feu constitue toujours une nouvelle. Mais il est reconfiguré par le discours, si bien que l'information diffère légèrement. D'un événement « fondateur » et primordial, on passe à une « initiative » qui permet à l'autorité gouvernementale d'annoncer des mesures importantes – la levée du

(8) « Adams dit clairement que la trêve est permanente. » *The Times*, vendredi 2 septembre 1994, p. 1.

(9) « John Major a saisi l'initiative de l'IRA la nuit dernière, en promettant aux habitants d'Irlande du Nord un référendum sur leur futur constitutionnel et en levant le broadcasting ban concernant le Sinn Fein. » *The Times*, samedi 17 septembre 1994, p. 1.

*Broadcasting Ban* étant, à cet égard, symbolique de l'évolution politique (10). Ayant glissé du statut de chose présente à celui de chose passée, le cessez-le-feu n'implique plus, dans le récit, cette situation d'attente, dans laquelle les acteurs devaient absolument réagir. L'événement s'intègre à la mémoire politique, et les événements nouveaux se lisent par rapport à lui. L'information qui le concerne change donc, au fur et à mesure de son développement, tout en demeurant pertinente pour le futur. L'annonce du référendum et de la levée du *Broadcasting Ban* est faite à partir de cette redescription du « cessez-le-feu » par le discours informatif.

L'idée de triple présent semble donc bien rendre compte de la temporalité du développement de l'événement et de sa mise en récit. Ainsi, la mise en récit permet un ressaisissement discursif de l'événement, au fil des informations qui le concernent. Ce ressaisissement dépasse le simple effet de la concurrence des informations qui relèguent celles-ci dans le passé. Il ne peut là s'effectuer que parce que l'événement du cessez-le-feu articule un passé, un présent et un futur, et parce que le passé – la mémoire – est toujours sollicité dans la mise en récit des événements nouveaux.

Cependant, la mise en récit n'est qu'un des processus qui caractérisent la relation entre événement et information. Un second processus peut être décelé quand l'information fait « événement ». Il recouvre une réalité complexe : l'attribution d'une certaine valeur à une information et le détachement de cette information du flux informatif. C'est ce que nous voulons examiner maintenant.

## Quand l'information fait « événement »

L'information qui raconte un événement peut faire que celui-ci fasse « événement » (11). Elle ne rapporte pas seulement ce qui est arrivé, elle attribue aussi un sens, une valeur ou une importance significative à l'événement. Elle configure son événementialité. Une des formes de ce processus est le choix de la place à donner à l'événement dans la hiérarchie des nouvelles. Ce choix est le fait des journalistes qui considèrent que telle ou telle information relève de l'événement et mérite qu'on lui prête telle ou telle attention.

Cependant, le caractère marquant d'un événement, même s'il est reconnu et compris de façon partagée par les journalistes, n'induit pas nécessairement l'attribution d'un même sens ou d'une même valeur.

Ainsi, le texte du « Bulletin de l'Étranger », paru à la « Une » du *Monde* au soir du cessez-le-feu de l'IRA, le 1<sup>er</sup> septembre 1994, donne-t-il à l'événement qui vient de se produire une signification différente de celle attribuée par *The Times*.

*« En Irlande du Nord plus qu'ailleurs, l'espoir est fragile : trop de sang a coulé, trop de haines se sont accumulées en vingt-cinq ans. Mais le cessez-le-feu de l'IRA vient couronner une série d'initiatives qui laissent vraiment espérer, cette fois, un déblocage du conflit. »*

*L'Histoire dira peut-être que l'essentiel s'est joué moins à Belfast qu'à Washington, Londres et Dublin. Bill Clinton faisait de la question d'Irlande une affaire personnelle et avait recueilli le soutien électoral des Américains d'origine irlandaise. Albert Reynolds, à Dublin, avait une*

(10) *Le Broadcasting Ban* était une mesure décidée par le gouvernement britannique en 1988 ; elle interdisait aux chaînes de télévision publiques et privées de diffuser les paroles de personnes appartenant à des groupes considérés comme terroristes. Or, le Sinn Fein, parti légal ayant des députés à Westminster, était visé par ce *Ban*. Gerry Adams fut doublé, de 1988 à 1994, par un acteur qui post-synchronisait ses interventions télévisées. Cette mesure, qui exprimait l'arbitraire du pouvoir britannique en matière de liberté de la presse, était considérée par le public, notamment, comme totalement contradictoire avec le statut de démocratie de la Grande-Bretagne. Sa levée fut donc réclamée dès l'annonce du cessez-le-feu.

(11) Précisons tout de suite que ce processus coïncide avec la mise en récit puisque, au final, il y a une information qui relate un « événement » en tant que tel. Pour comprendre plus précisément ce qui se joue en amont de ce produit final, il nous semble cependant fécond de distinguer mise en récit et mise en valeur.

*inébranlable confiance en la possibilité de débloquent cet éternel problème. John Major n'avait pas la légendaire intransigeance de son prédécesseur, Margaret Thatche.* » (12).

L'événement décrit par le journaliste du *Monde* est de nature internationale et fait intervenir des acteurs-chefs d'État, dans un jeu diplomatique sous-entendu. La narration de l'événement met en œuvre les mêmes structures d'intelligibilité que dans *The Times*. Mais d'un événement de politique intérieure, on passe à un événement de politique internationale. L'écart n'est certes pas immense ; mais il fait bien apparaître que la nature de l'événement repose également sur des critères qui ont à voir, nous semble-t-il, avec ce que nous appellerons la portée symbolique de l'événement raconté. Cette portée constitue, nous semble-t-il, l'élément sur lequel repose l'attribution d'un sens à l'événement raconté.

La nature de l'événement doit en effet également être recherchée dans une autre dimension que la dimension de l'intelligibilité ; et cette dimension a à voir avec la charge symbolique que l'information racontant un événement met à jour. Les événements véhiculent, en effet, des significations symboliques qui font qu'ils sont considérés comme faisant événement. La mise en récit de l'événement fait donc émerger des symboles qui, s'ils sont inhérents à l'événement, peuvent cependant induire des lectures différentes de ce qui s'est produit. Ceci occasionne des « décalages » d'interprétation de l'événement, comme celui qui apparaît entre les articles du *Times* et du *Monde* consacrés au cessez-le-feu de l'IRA.

Ce processus de lecture de symboles est présent dans la construction de tout événement. Car c'est cette lecture qui permet d'apprécier l'information en tant que susceptible de constituer un événement. Dans

une situation telle que celle que connaît l'Irlande du Nord, les symboles sont nombreux et attachés à de multiples éléments constitutifs de l'événement. Ainsi, dans un article paru en « Une » du *Times*, une semaine après l'attentat de Shankill, en octobre 1993, les journalistes relatent-ils une tuerie loyaliste qui a eu lieu dans un bar près de Londonderry.

« *The desperate search for a way to end the cycle of violence in Northern Ireland will intensify this week after the massacre of seven people in a bar where Catholics and Protestants were celebrating Hallowe'en together. The killings took the death toll in the province to 23 in eight days* » (13).

Les termes employés dans ce premier paragraphe de l'article font émerger la portée symbolique de l'information. En effet, l'attentat – le *massacre* – a eu lieu le jour de *Hallowe'en*, dans un bar fréquenté par les deux communautés. De même, l'événement se produit-il alors qu'une « recherche désespérée pour mettre fin à la violence » est en cours. Il fait contraste avec cette recherche et fait apparaître la vanité des efforts de paix. L'événement véhicule donc des symboles – notamment la date et le lieu, choisis pour « frapper » fortement les esprits et les cœurs – qui conduisent les journalistes à considérer l'information comme faisant événement (14).

L'événement est donc inscrit dans un « monde » symbolique en fonction duquel il peut être identifié et interprété. Or, ce rapport des symboles véhiculés avec, notamment, la trame historique est extrêmement important dans une situation telle que la situation nord-irlandaise. Car chaque information appelle une lecture qui doit prendre en compte les symboles ayant un rapport à l'Histoire et à la mémoire pour être signifiante. Une information ne peut faire événement que si son rapport au contexte historique fait apparaître une

(12) *Le Monde*, vendredi 2 septembre 1994, p. 1.

(13) « *La recherche désespérée d'un moyen de mettre fin au cycle de la violence en Irlande du Nord va s'intensifier cette semaine après le massacre de sept personnes, dans un bar où Catholiques et Protestants célébraient ensemble Hallowe'en. La tuerie a porté le nombre de morts dans la province à 23 en huit jours.* » *The Times*, lundi 1<sup>er</sup> novembre 1993, p. 1.

(14) Les symboles sont renforcés, dans la suite de l'article, par la description du début de la fusillade. Avant de tirer, les assassins ont prononcé la formule rituelle de *Hallowe'en* « Trick or treat » (Donnez-moi quelque chose ou je vous joue un tour). *Hallowe'en* est une fête des morts qui se déroule la veille de la Toussaint.

« charge » symbolique suffisante. Dans le processus d'attribution du sens ou de valeur à l'événement, le journaliste combine donc la lecture des symboles liés à l'information – l'heure et le lieu choisis, ainsi que le type d'attentat – et la mise en relation de ces symboles avec la mémoire historique – la similarité avec d'autres événements, la répétition ou la rupture que l'information présente par rapport à cette mémoire. Dans ce cas précis, la rupture provient de ce que la violence a frappé une ville où les deux communautés tentaient de vivre ensemble et de résister à leur antagonisme historique et politique.

L'annonce du cessez-le-feu fait événement parce qu'elle constitue une « *lueur d'espoir* » dans un contexte tendu – ainsi que l'explique le titre du « Bulletin de l'Étranger » du *Monde*. Dans un autre registre d'interprétation, le titre de la « Une » du *Times* explique que ce cessez-le-feu constitue une étape intermédiaire vers la paix : « *Major calls for one more step to peace* ». L'information du cessez-le-feu constitue un événement parce que la rupture qu'elle marque, par rapport à la situation politique, est significative. Ce symbole doit être compris, là, comme fournissant une direction générale d'attribution de sens. Or cette même direction peut induire différentes interprétations. Dans le cas du *Monde*, en effet, la rupture intervient dans une situation où la violence prime ; en ce sens, le cessez-le-feu doit être interprété comme contribuant à une possible évolution vers la paix. Le quotidien britannique interprète également le cessez-le-feu comme une étape vers la paix. Mais par rapport au ton pessimiste généralement employé pour parler de la situation nord-irlandaise dans *The Times*, le terme « *peace* » marque à lui seul « l'événementialité » de l'information proposée. Car il est, en lui-même, tout un symbole dans le cas de l'Irlande du Nord.

La charge symbolique d'un événement que l'information fait apparaître est donc un élément essentiel du processus de constitution de l'événement. Un contre-exemple significatif de cette importance de maîtrise du symbolique est un article du *Times*, paru en « Une » le jour de l'annonce du cessez-le-feu de l'IRA. Cet article, intitulé « *Wary Loyalists ask : "What's in it for us"* », exprime l'incompréhension de cette partie de la population – à majorité protestante et « loyale » à la couronne d'Angleterre – face à l'information consacrée au cessez-le-feu (15). Pour les Loyalistes, cet événement n'a pas même valeur de symbole, car ce qu'il évoque ramène à l'incertitude de la situation.

« *Along the shabby road where the IRA bombed a butcher's shop nine months ago, Union Flags still hang, reminders of the annual July 12 Orange parade, the swelling of Loyalist pride. The overwhelming impression, however, is of economic decline, deprivation and now, lost confidence* » (16).

Pour les Loyalistes, l'information est à comprendre comme relatant une péripétie incertaine, qui peut se jouer contre eux, et qui risque de brouiller leurs perspectives d'avenir ; la confiance perdue envers le gouvernement britannique – « *lost confidence* » – exprime bien cela. De plus, l'événement est mis en contraste avec un contexte – l'état de délabrement de la rue, l'attentat de l'IRA, dont nous avons parlé, qui a eu lieu neuf mois plus tôt, les drapeaux de l'Union qui flottent et rappellent les possibles démonstrations de force des Loyalistes – qui permet de comprendre l'absence de valeur et de signification attribuée au cessez-le-feu. La lecture de l'information se fait donc ici en fonction d'un « monde » symbolique qui attribue à l'événement la valeur d'une incertitude. Le cessez-le-feu ne constitue ni une catastrophe ni une joie pour les Loyalistes. Ils sont inquiets et, pour eux, l'information ne fait pas événement.

(15) « *Les Loyalistes inquiets demandent : "Qu'y-a-t-il là-dedans pour nous ?"* » *The Times*, jeudi 1<sup>er</sup> septembre 1994, p. 1.

(16) « *Le long de la rue miteuse où l'IRA a détruit le magasin d'un boucher en le plastiquant neuf mois auparavant, des drapeaux de l'Union flottent toujours, souvenirs de la parade orangiste annuelle du 12 juillet, qui fait se gonfler d'orgueil les Loyalistes. L'impression dominante, cependant, est celle du déclin économique, de la privation et de la confiance perdue.* » *The Times*, jeudi 1<sup>er</sup> septembre 1994, p. 1.

Nous avons vu que la mise en récit mobilisait un triple présent, qui seul peut rendre compte de la transformation d'une occurrence en événement. Mais cette transformation fait également appel à une autre temporalité : elle repose sur ce que nous appellerons la « latence », qui offre le cadre temporel nécessaire à l'interprétation de l'événement. Cette latence s'ancre dans la durée, hors de l'urgence de l'actualité. Elle donne le temps aux journalistes d'acquiescer la maîtrise de contexte socio-historique qui leur permet de comprendre l'événement et de lui attribuer une charge symbolique.

La double temporalité de l'événement est définie par la latence, qui permet l'attribution d'une valeur à l'information, et par l'actualité, qui correspond au « surgissement » de l'information dans le discours journalistique. Ce surgissement est facilement identifiable et il peut être illustré, par exemple, par l'urgence qui caractérise, généralement, la construction d'un discours journalistique consacré à un événement.

Un exemple de ce surgissement dans l'actualité est donné par Patrick Rozenblatt, qui explique comment le sujet de « Une » d'un quotidien – l'information qui fait événement – intervient dans le discours journalistique.

« *Le terminal se met à sonner : un petit bruit discret qui signale une information importante. Le secrétaire de rédaction pianote, appelle les dernières dépêches et découvre "l'urgent". "Ça y est, on tient un des sujets de'une", tout va être décalé.* L'urgence dans le travail urgent vient de faire son apparition, il faut alors rapidement s'ajuster pour faire vivre l'information qui vient d'être saisie » (17).

La description de P. Rozenblatt illustre bien ce qu'est l'actualité qui constitue l'événement. L'urgence du travail journalistique correspond au surgissement d'une information « importante » – qui fait événement – et toute l'activité journalistique consiste alors à faire de cette actualité un discours pertinent. Or cette pertinence organisée dans l'actualité – cette nécessité

de « s'ajuster pour faire vivre l'information saisie » – ne peut être effective que parce que la latence permet de s'ajuster. La latence offre à l'actualité le « monde » nécessaire à la lecture de l'information comme événement.

La double temporalité latence-actualité est donc réellement caractéristique de l'événement. Mais lorsque celui-ci intervient dans un discours tel que celui qui traite de l'Irlande du Nord, la latence apparaît essentielle à l'existence de l'événement. Nous voulons voir maintenant comment cette latence détermine la structure temporelle de l'événement.

La présence de cette double temporalité dans le travail des journalistes peut être illustrée par le jeu des « indices » qui annoncent l'événement. Là encore, la situation nord-irlandaise est spécifique ; car les indices arrivent dans un flux informatif que les journalistes ont appris à décrypter et qui leur sert à repérer l'imminence d'un événement. A. Duval-Smith, correspondante du *Guardian* à Paris, explique comment les journalistes en charge de l'Irlande du Nord intègrent la latence dans leur travail quotidien et travaillent sur les indices.

« *Un truc qu'on fait en Irlande du Nord... vous savez, les explosifs sont faits avec des engrais, avec les nitrates des engrais. Alors quand il y a des vols d'engrais les services secrets savent qu'il va y avoir une bombe... et les détournements de nitrates, on les a en Angleterre [...] Après un moment, je pense qu'on devient sensible à un certain déroulement des faits qui a lieu ; et moi, à distance, j'en devenais consciente aussi ; mais le reporter sur place doit être doublement conscient de certains faits qui tombent dans un certain ordre avant les grands événements* » (18).

Cette journaliste travaillait à la rédaction à Londres où elle était chargée des *Home News*, qui englobent les informations concernant l'Irlande du Nord. Elle avait intégré un schéma d'interprétation des informations qui lui permettait de « sentir », à distance, qu'un événement

(17) ROZENBLATT, 1995, p. 78.

(18) Entretien réalisé avec Alexandra Duval-Smith, correspondante du *Guardian* à Paris, le 3 avril 1995.

allait survenir. L'expérience pratique est là tout à fait repérable, même si elle ne correspond pas à une « science exacte » développée par les journalistes. Il y a là la trace du jeu de la latence, notamment dans la connaissance de ces faits – tels les vols d'engrais précédant les attentats – qui constituent des signes précurseurs d'événements possibles. Seule une connaissance basée sur la fréquentation longue d'une situation et la mémoire de cette fréquentation permettent de repérer de tels faits annonciateurs d'événements. Ceci permet, parallèlement, aux journalistes d'acquérir une connaissance propre du contexte socio-historique des événements qui leur permettra d'en comprendre la charge symbolique et d'attribuer un sens aux informations. Cet apprentissage est d'ailleurs clairement indiqué par les termes « après un certain moment », qui identifient cette période au cours de laquelle les journalistes se constituent une mémoire de la situation et travaillent dans la latence.

Or, si cette intégration est nécessaire au journaliste qui veut travailler efficacement, elle demeure parfaitement coordonnée avec le travail quotidien sur l'actualité. C'est en ce sens, d'ailleurs, que le reporter sur place – en Irlande du Nord – doit être « doublement conscient » des faits qui précèdent, *a priori*, les événements. Cette double conscience articule, en effet, la latence et la vigilance nécessaire au repérage, dans l'actualité, des événements qui constituent des informations importantes. Dans la pratique, donc, les grilles de lecture de l'actualité, que les journalistes construisent et utilisent, sont déterminées par la latence et jouent sur l'actualité ; et ces grilles de lecture permettent aux journalistes, en même temps qu'ils relatent l'événement, de lui attribuer un sens.

La double temporalité actualité-latence permet donc d'attribuer une valeur à l'information. De plus, cette double temporalité permet aux journalistes d'effectuer un « trajet » pré ou post-événementiel, qui contribue à fixer l'identité définitive de l'événement.

Ainsi, un exemple de trajet pré-événementiel peut être trouvé dans l'attente qui a précédé le cessez-le-feu de l'IRA. Comme l'explique A. Duval-Smith, le correspondant à Belfast appelait tous les jours pour annoncer des « bruits » concernant un cessez-le-feu.

« *Moi, par exemple, si j'étais correspondante en Irlande, je serais très nerveuse pendant les premières semaines, pendant les premiers mois ; parce que on peut se faire planter complètement... Et puis il y a beaucoup de bruits qui courent à Belfast ; alors David [le correspondant à Belfast] il peut téléphoner et il peut dire... le nombre de fois qu'il m'a téléphoné et il m'a dit : "Il va y avoir un cessez-le-feu, il y a des bruits, il va y avoir un cessez-le-feu." Alors ça, il l'avait peut-être du journaliste qu'il connaissait sur le terrain ou même des groupes comme le Sinn Fein ou des loyalistes... or, quatre fois sur cinq, c'était rien, c'était un truc qui passait* » (19).

Le jour où le cessez-le-feu intervient réellement, tous ces « bruits » remontent à la conscience des journalistes et montrent que la situation politique était en train d'évoluer. Le cessez-le-feu est ainsi lisible comme un accomplissement politique véritable. Les « bruits », éléments de la latence, jouent alors sur l'actualité et permettent d'attribuer une valeur à l'information. Ce processus est d'ailleurs assez similaire à celui que P. Ricœur décrit lorsqu'il parle, en reprenant les termes de Reinhart Koselleck, « *d'espace d'expérience* » : un espace « *de rassemblement et de stratification dans une structure feuilletée qui fait échapper le passé ainsi accumulé à la simple chronologie* » (20). Dans cet espace d'expérience, les journalistes – les narrateurs – développent une capacité de lire des symboles ; il leur fournit une « matrice » d'attribution de sens aux événements.

Mais, cet espace d'expérience va de pair avec ce que P. Ricœur, reprenant, là encore, les termes de R. Koselleck, appelle un « horizon d'attente ». Cet horizon d'at-

(19) *Idem*.

(20) RICŒUR, *op. cit.*, t. 3, p. 376.

tente peut également faire partie de la latence, en tant qu'il ne peut s'identifier à l'actualité et qu'il participe à l'attribution du sens. L'horizon d'attente « *est assez vaste pour inclure l'espoir et la crainte, le souhait et le vouloir, le souci, le calcul rationnel, la curiosité, bref toutes les manifestations privées ou communes visant le futur [...]* Si, d'autre part, on parle ici d'horizon plutôt que d'espace, c'est pour marquer la puissance de déploiement autant que de dépassement qui s'attache à l'attente » (21). Il semble que l'horizon d'attente corresponde bien à cette période de traitement des « bruits », décrite par A. Duval-Smith. En effet, les « bruits » sont à comprendre dans une temporalité ouverte, au sein de laquelle se déploient des sentiments divers, que les journalistes vivent ou captent, et en fonction desquels ils « lisent » l'annonce du cessez-le-feu. Or, tout se joue ici hors actualité. La latence recouvre donc aussi cet horizon d'attente.

Actualité et latence articulent donc une temporalité complexe de la constitution de l'événement. Cette temporalité fait écho au triple présent de la mise en récit, à la différence près qu'elle permet de décrire ce qui n'est pas strictement du présent, ce qui « encadre » le présent. De fait, la latence est le temps dans lequel l'événement acquiert sa signification définitive. Elle rend possible l'existence d'un parcours interprétatif.

C'est un tel parcours qui est effectué, à la fois par les journalistes et par le public, dans l'exemple traité par Michel Barthélémy dans un article consacré à l'affaire de la profanation du cimetière israélite de Carpentras en 1990 (22). L'événement est alors analysable grâce à la notion de « trajet thématique ». Ce trajet s'opère entre les médias et l'espace public. Il conditionne un réajustement des interprétations de l'événement, qui trouve son identité et sa signification définitive au terme du trajet.

La tension entre latence et actualité semble donc bien définir ce qui se joue dans la transformation d'une information

en événement. L'événement n'est jamais réductible à l'actualité ou à la latence ; mais ces deux temporalités sont mobilisées pour l'attribution d'un sens, d'une valeur, à l'information. Ainsi, dans le cas du cessez-le-feu, la latence recouvre le « monde » sur lequel se lit l'information, quand l'actualité correspond à l'annonce du cessez-le-feu, au surgissement de l'information.

Dès lors, une information devient un événement quand la tension entre latence et actualité est productive. Mais il faut noter, aussi, que la tension entre les deux temporalités peut empêcher l'information d'être traitée comme faisant événement. Comme l'explique la correspondante à Paris de *The Independent*, le cessez-le-feu est apparu plus important aux journalistes de la rédaction londonienne de ce quotidien qu'aux correspondants sur le terrain qui, pris dans la « routine », ont considéré cette information comme une information parmi d'autres. Dans ce cas, ce sont les journalistes de la rédaction londonienne qui ont traité l'information du cessez-le-feu comme un événement (23).

Pour les journalistes de *The Independent* en poste à Belfast, la latence a pris le pas sur l'actualité. Le poids de la mémoire intégrée pendant la latence a affaibli la portée de l'actualité, en ramenant l'information à une série de bruits au lieu de l'en dégager. Les « bruits » jouent, dans ce cas, comme information et non comme indice ; et ils empêchent de saisir l'information comme faisant événement. En d'autres termes, le poids de la mémoire affaiblit la signification de l'information présente et en réduit la portée future ; et la dialectique entre latence et actualité ne fonctionne pas.

## Conclusion

Il semble donc que l'événement dans l'information sur l'Irlande du Nord puisse être analysé comme étant une occurrence qui « fait » événement ; et ce suivant les deux processus de mise en récit et d'attribution d'une valeur que nous avons décrits.

(21) *Idem*.

(22) BARTHÉLÉMY, 1992, pp. 125-140.

(23) Entretien réalisé avec Mary Dejevsky, correspondante de *The Independent* à Paris, le 14 avril 1995.

Une maîtrise du contexte historique, social et politique par les journalistes – qui détermine la compréhension de l'événement et la perception de sa charge symbolique – le lien de cette maîtrise avec des structures temporelles complexes : ces éléments sont nécessaires à l'existence de l'événement. C'est d'ailleurs par le manque de l'un de ces éléments que peut s'expliquer la différence, par exemple, entre événement et « brève ». Certaines informations sont suffisamment marquantes pour « sortir » du flux informatif et devenir des événements. Mais, si ce caractère marquant n'est pas mis en valeur comme tel, l'information demeure une « brève ».

L'événement peut, par ailleurs, n'être pas saisi dans ses structures intelligibles : dans ce cas, il ne peut pas être raconté de façon pertinente. L'événement initial se produit donc, mais les éléments manquent pour le transformer en information. De la même façon, l'information peut ne pas être comprise au regard de sa charge symbolique. Il est alors impossible de l'identifier comme véhiculant des éléments qui font d'elle un événement. Enfin, la structure temporelle de l'information peut n'être pas celle de l'événement. Le triple présent n'est pas mobilisé, la dialectique entre latence et actualité ne joue pas, et les pro-

cessus de construction discursive de l'événement n'ont pas lieu.

Le caractère complet de l'événement est ainsi à comprendre dans l'articulation effective de ces trois éléments que sont la maîtrise du contexte socio-historique, le jeu du triple présent et la tension entre latence et actualité. Sur cette maîtrise se fondent la mise en récit et l'attribution d'une valeur qui constituent les deux facettes de l'existence de l'événement et qui, si elles semblent répondre à des temporalités différentes, participent d'un même mouvement général de production discursive d'un événement. Dans le cas évoqué, la maîtrise est structurellement déterminée par le lien avec la mémoire et l'Histoire de la question nord-irlandaise. L'événement ne peut donc pas être analysé uniquement dans son surgissement et son déroulement. Il a besoin d'un passé pour exister en tant que tel ; et ce passé conditionne toutes les étapes de la constitution de l'événement dans le discours informatif. Aussi, et bien qu'une telle conclusion puisse sembler paradoxale, il semble que cette complexité structurelle et temporelle de l'événement doive être comprise comme étant une donnée fondamentale de l'analyse de l'événement dans le discours informatif portant sur l'Irlande du Nord.

---

## RÉFÉRENCE

---

BARTHÉLÉMY, M. (1992), « Événement et espace public : l'affaire Carpentras », in *Quaderni*, 18, automne 1992, pp. 125-140.

RICŒUR, P. (1983), *Temps et récit*, t. 1 & 3, Seuil, Paris, 1983.

ROZENBLATT, P. (1995), « L'urgence au quotidien », in *Réseaux*, 69, CNET-CNRS, janvier-février 1995, pp. 71-96.